

LA MANIFESTATION (NON)COLLECTIVE DES SENTIMENTS DANS L'AFRIQUE ROMANESQUE

VOJTĚCH ŠARŠE

Université Charles

(NON)COLLECTIVE MANIFESTATION OF FEELINGS IN THE FICTIONAL AFRICA

Abstract: In the Sub-Saharan francophone literature, promotion of the African traditional cultures is followed by its tragical disappearance which represents the main dynamic of the narrative. This fact is stressed by total absence of happiness of the main character who is always African. The main character during the plotline feels the paroxysm of positive emotions, caused usually by his future voyage to France, which is almost immediately substituted by the downfall into negativism. He accepted this sudden reversal with the external calm but in his interior he started to understand that this change affects his identity. At the end of the story, the main character pronounces an accusatory discourse against Europe. In this work we will study collective emotions in African milieu and the way the voyage to Europe influences the attitude of the main character to these shared feelings.

Keywords: Francophone African literature, fictional Africa, novel, emotions, anticolonial movement

Mots clés : littérature africaine francophone, Afrique fictionnelle, roman, émotions, mouvement anticolonial

Introduction

Le long voyage depuis l'Afrique traditionnelle vers l'Europe de la modernité, dont le point de départ se trouve dans l'histoire coloniale, influence dès le début du XX^e siècle des générations entières d'habitants subsahariens. Ce grand voyage est au centre des récits littéraires abordés dans ce travail. Voyage réel mais également spirituel du jeune Africain idéaliste qui part pour la France, pays colonisateur, pays dominant, pays pourtant culturellement attirant. Ce voyage transforme tous les aspects de la vie du personnage principal, son passé, son présent et son avenir. Ce déplacement intercontinental s'accompagne également d'une forte charge émotionnelle pour le jeune colonisé, parce qu'il s'approche de l'essence du « Bien » que la scolarisation du colonisateur lui a imposé de suivre depuis sa tendre enfance. Soulignons que nous nous intéresserons à l'Afrique fictionnelle, un

monde (romanesque) que ces textes façonnent, et aux personnages qui entreprennent de traverser la mer pour découvrir la terre faussement promise.

Le passage de l'Afrique à l'Europe représente un nouveau rite initiatique, moderne, mais bouleversant et aliénant pour le personnage principal. Il correspond à un combat émotionnel et moral que le personnage devrait mener en Afrique ou qu'il reprendra en Europe. En Afrique, le héros partage ses sentiments avec ses semblables, il reçoit conseils et ordres de ses aînés auxquels il est obligé de se soumettre. La soumission à cette hiérarchie sociale est assouplie par l'habitude. Le départ prévu pour la France réveille en lui des questions sur ce pouvoir héréditaire qui n'est pas compatible avec la logique occidentale prétendument libératrice pour le jeune Africain. Des personnages récurrents représentent cette collectivité de sentiments. Nous allons les analyser dans la première partie de l'article. Ensuite, nous nous intéresserons à ce passage d'une communauté fermée à la vie solitaire que l'Africain mène en France et plus spécifiquement à Paris.

Notre corpus se compose de quatre romans anticoloniaux, publiés entre 1953 et 1961, écrits avant la décolonisation. Les œuvres littéraires de cette époque ont été destinées principalement à deux types de lectorat : les Occidentaux et les élites africaines (les riches, les étudiants, etc.). Ceci pour trois raisons principales : l'analphabétisme était assez important, les livres étaient publiés en France et donc difficilement accessibles dans les colonies et finalement le prix des livres emportés en Afrique était très élevé. Par leur structure et leur style d'écriture, ils appartiennent au genre romanesque du *Bildungsroman*. Le personnage principal rencontre sur son chemin des obstacles qui l'amènent à de nombreux carrefours sur lesquels il doit prendre des décisions qui influenceront son parcours. Au début, le jeune Africain est ébloui par la culture française à laquelle il a eu partiellement accès durant sa scolarisation coloniale. Désormais, la tentation de ce renouveau devient impossible à supporter et le départ rêvé pour la France tient lieu de premier grand carrefour. Dans ce travail, nous parlerons de quatre protagonistes dont le voyage suit la même direction, celle de l'expérience parisienne censée représenter une amélioration dans leur vie. Il s'agit de Camara, Kocoumbo, Aki Barnabas et Samba Diallo. Ces étudiants acceptent pleinement l'illusion imposée à eux par le colonisateur, à savoir qu'une rédemption de l'Afrique maudite passe par le départ physique. Dans ce travail, nous reprendrons le point de vue des personnages en ce qui concerne la référence à l'Afrique. Dans l'écrasante majorité des cas, le protagoniste se réfère volontairement à l'Afrique, comme à une culture unitaire.

Des émotions communes en Afrique

L'Afrique représentée dans les romans choisis est un réseau de relations émotionnelles et hiérarchiques qu'il faut vénérer et auxquelles il est nécessaire de consacrer tout son être. On célèbre la naissance et les funérailles avec le village entier comme si une seule vie était vécue par plusieurs personnes, comme si un seul sentiment était partagé par de nombreux membres du groupe. Il n'est pas question d'isolement des individualités dans les sociétés africaines. Les personnages se rassemblent pour partager leur crainte, leur gaité, leur malheur ou encore leur bonheur. L'individu détient rarement le pouvoir de

décision, le dernier mot revenant à la conscience collective et, avant tout, à la conscience collective des anciens.

Les émotions collectives se concentrent dans trois instances principales qui ne laissent pas de place à l'expression des sentiments intimes du personnage principal. La première et la plus proche du héros est son domicile : « Je trouvai une famille silencieuse et consternée, une maison remplie de monde. Votre père était dans sa chambre, étendu sur une natte à terre et entouré de beaucoup de personnes¹ ». Dans la maison se réunissent non seulement les membres de la famille, mais également des visiteurs, des parents éloignés ou encore des amis proches. Le personnage s'y confond avec les autres membres du foyer. Or, c'est dans son domicile, notamment, que se décide son départ vers la France dont le personnage commence à se réjouir. Il s'agit du milieu décisif où le partage collectif se réalise, sans laisser la possibilité au protagoniste d'exprimer son opinion.

Les femmes africaines qui se rassemblent souvent pour se désoler ou se réjouir des événements quotidiens ou exceptionnels représentent le deuxième foyer des émotions partagées. Dans le cas des romans étudiés, le lecteur n'a pas la possibilité de découvrir plus profondément les personnages féminins. Le texte ne lui laisse pas assez d'indices sur leurs personnalités, soulignant simplement cette nécessité de partager leurs émotions avec les autres habitantes. Dans la citation suivante, les femmes apparaissent pour exprimer un sentiment particulier, celui de la joie :

Bonnes gens, voici mon petit époux qui est arrivé ! Les femmes sortaient de leurs cases et accouraient à nous, en s'exclamant joyeusement. Mais c'est un vrai petit homme ! s'écriaient-elles. C'est vraiment un petit époux que tu as là² !

Le désir de partager cette émotion est évident. La réponse unanime des autres femmes du village les transforme toutes en une masse compacte. Elles n'existent que dans ce groupe, elles agissent comme un seul corps, elles n'existent pas en tant qu'individualités. Leur parole polyphonique donne l'impression d'un esprit commun. Dans aucun des textes choisis, le lecteur n'a accès au monologue intérieur d'un personnage féminin. Dans plusieurs scènes, les femmes représentent l'arrière-plan d'une Afrique heureuse ou triste, en constituant une sorte de caisse de résonance à l'état affectif du personnage.

Les groupes de vieillards africains, représentant l'âme des ancêtres, constituent la troisième grande source d'émotions collectives. Ils décident du fonctionnement du village en se partageant le pouvoir uniquement au sein de leur génération, la dernière de la tribu. Bien souvent, le personnage principal est obligé d'aller les consulter lorsqu'il cherche des réponses ou du soutien. Ses émotions sont occultées par les exagérations de ces vieillards qui soulignent ainsi leur propre irremplaçabilité. L'émotion qui prédomine est l'indignation :

L'effet fut celui que j'attendais : les vieillards explosèrent. Tous essayèrent de parler en même temps mais la voix de Vavap domina l'assistance : « Comment vous qui n'avez rien, vous, les rien du tout, pouvez-vous exiger que nous nous fassions un devoir de vous faire plaisir³ ? »

¹ Kane, Ch. A. (1961) : *L'aventure ambiguë*. Paris : Julliard, p. 41.

² Laye, C. (1953) : *L'enfant noir*. Paris : Plon, p. 36.

³ Oyono, F. (1960) : *Le Chemin d'Europe*. Paris : Julliard, pp. 97-98.

Les émotions du personnage sont occultées par ces trois sources et elles ne se révèlent entièrement qu'au moment où il apprend son départ pour l'Europe. Au moyen de monologues intérieurs, le texte permet de découvrir les pensées propres au personnage principal, et non pas à l'esprit collectif de son entourage. Néanmoins, le héros n'est pas celui qui décide et qui trouve les moyens d'agir pour réaliser son séjour, ce sont les autres qui lui insufflent cette idée et lui procurent les moyens nécessaires : « C'est qu'avant mon départ de Conakry, le directeur de l'école m'avait fait appeler et m'avait demandé si je voulais aller en France pour y achever mes études⁴ ». Pour Samba Diallo, c'est la tribu qui décide, pour Barnabas et Kocoumbo, ce sont les Français qui finalement définissent les conditions du départ.

Le départ dysphorique

Les habitants de l'univers africain sont persuadés que le départ des jeunes, leur expérience européenne et leur retour triomphal apporteront une amélioration de leur propre vie. Aussi sont-ils prêts à les envoyer vers ce voyage incertain, espérant les retrouver imprégnés de la culture occidentale, éduqués, capables de faire face à une nouvelle société occidentalisée naissant sur le continent noir : « Venez faire vos adieux à l'enfant du pays que Dieu a choisi pour aller faire ses études au pays des Blancs d'où il nous reviendra pour nous sauver, sauver l'Afrique⁵ ! ». La peur de la perte d'une partie constitutive de leur société millénaire s'unit à l'excitation provoquée par des changements espérés et vivement souhaités. Ce remous des émotions des autres s'oppose au sentiment d'isolement intérieur du personnage principal parmi les autres concitoyens africains, qui fait référence au « saveur », par l'analogie archétypale : le héros doit se séparer de la communauté pour que le salut devienne effectif. Or, le protagoniste n'assume pas entièrement cette épreuve, ce dépassement de soi, il ne croit pas à son rôle : « J'étais en vérité sur le chemin d'école, mais j'étais seul ; déjà j'étais seul ! Nous n'avions jamais été si nombreux, et jamais je n'avais été si seul⁶. » Ainsi, cette certitude de la capacité de l'éducation européenne à mater le destin malheureux de l'Afrique tranche avec l'incertitude du personnage principal qui ne sait point ce qui l'attend dans ce pays lointain, pour lui partiellement imaginaire. On le met devant le fait accompli, devant un tournant essentiel dans sa vie sans lui permettre d'extérioriser ses émotions. Il étouffe ses sentiments en son for intérieur, d'où ses interminables monologues intérieurs qui devraient apaiser sa conscience et qui préfigurent les troubles émotionnels futurs.

Cette incertitude se transforme assez rapidement en excitation, puis en joie immense, toutes deux provoquées par le futur voyage qui doit emmener le héros loin de l'Afrique. Cette métamorphose des sentiments exprime la participation inconsciente du protagoniste à l'europanisation complexe du continent noir. Néanmoins, il est important de souligner que le personnage qui rêve d'agir n'agit finalement pas. Ni le départ ni le séjour en France prétendument salvateurs ne sont entre ses mains. Aucune décision ne lui appartient. Le destin du héros se fait autour de lui et ce dernier ne joue jamais un rôle actif dans

⁴ Laye, C. (1953) : *L'enfant noir*. Paris : Plon, p. 171.

⁵ Oyono, F. (1960) : *Le Chemin d'Europe*. Paris : Julliard, p. 161.

⁶ Laye, C. (1953) : *L'enfant noir*. Paris : Plon, p. 132.

les moments charnières de sa vie. Le personnage principal est prêt à tout sacrifier pour effectuer ce voyage, mais, paralysé par des sentiments qu'il n'est pas capable d'exprimer pleinement dans son cadre de vie habituel, il observe tout simplement la tournure que prend son existence. Plus tard, il est confronté au sentiment d'écrasement causé par le poids énorme du destin de tout son continent qu'on lui fait endosser.

Dans chaque roman, il arrive un moment où l'enthousiasme du départ est remplacé par un doute, à savoir, lorsque le personnage fait face à la tristesse de sa mère. Ce personnage de la mère qui pleure déjà la perte définitive de son fils, seul personnage féminin qui s'exprime individuellement, est toujours présent : « Et je me mis à rêver à Paris : il y avait tant d'années qu'on me parlait de Paris ! Puis ma pensée revint brusquement à ma mère⁷ ». Au moment du départ, le personnage principal ressent de nouveau l'incertitude. Chaque pas vers l'étranger fait augmenter la crainte d'abandonner le continent noir. Le héros a peur d'abandonner sa vie familiale au sein de la tribu, faite de continuité et de certitude. Cette instabilité spirituelle, ces sentiments incontrôlablement dysphoriques, annoncent l'évolution sentimentale problématique du personnage principal :

Kocoumbo regardait le paquebot. Il lui semblait tout petit sur l'océan houleux, et un sourire de doute vint figer un instant ses traits. Puis il ramena des yeux illuminés de tendresse sur ses parents, et sa mère se jeta à son cou avec des sanglots entrecoupés⁸.

Le personnage principal dissimule ses sentiments contradictoires sous un faux-semblant de stabilité spirituelle, mensonge annonçant une catastrophe personnelle à venir causée par le déchirement mental sous l'effet duquel il arrive en France. Il entend y commencer une vie nouvelle, mais il n'est pas réconcilié avec celle qu'il a connue en Afrique. Le lecteur se met à la place du personnage, il ne comprend pas les sentiments de ses compatriotes occultés par le texte, tout en entrant de plus en plus profondément dans l'esprit du personnage. Pourtant, au début du récit, le narrateur a en partie familiarisé le lecteur avec l'univers africain.

La magie africaine

La vie en Afrique diffère de celle de l'Europe, non seulement par son caractère communautaire, mais aussi par des croyances millénaires enracinées dans les esprits, par des traditions mystérieuses et des superstitions irrationnelles que la raison occidentale n'accepterait en aucune circonstance. Le personnage principal, tout en niant ces pouvoirs, est imprégné de cette culture évoquant des forces miraculeuses, mais il est également ébloui par la culture française, ce qui engendre une grave déchirure intérieure qui influencera largement son séjour en France. Le héros est bien évidemment ancré dans deux cultures : dans la tradition africaine ancestrale, mentalité archaïque, qui lui prescrit de croire à la pensée magique de l'univers, et dans le paradigme différent, fondé sur la clarté spirituelle et émotionnelle occidentale et qui considère les croyances africaines comme inférieures voire enfantines. Or, les diverses croyances africaines font partie de

⁷ *Ibid.*, p. 175.

⁸ Loba, A. (1960) : *Kocoumbo, l'étudiant noir*. Paris : Flammarion, p. 42.

la vie quotidienne, elles intensifient les émotions ressenties et rattachent le protagoniste à son pays natal :

Est-ce l'eau destinée à développer l'intelligence ? Dis-je. Celle-là même ! Et il n'en peut exister de plus efficace : elle vient de Kankan ! J'avais déjà bu de cette eau : mon professeur m'en avait fait boire, quand j'avais passé mon certificat d'études⁹.

Ce comportement et cette conviction ne peuvent que susciter la moquerie et la risée chez les Européens à Paris où le protagoniste apportera cette eau magique. Très vite, ce dernier sera confronté à la réévaluation de son système de valeurs, afin de pouvoir trouver sa place dans la société moderne. Il sera forcé par son entourage européen à occulter cette partie de lui-même qui croit aux pouvoirs extraordinaires. Cette conviction le met au centre de l'intérêt des Européens, ce qui suscite chez l'Africain la découverte que son africanité, sa façon de comprendre son nouveau milieu, est en fait un fardeau pour lui et une curiosité pour l'Autre. Pour le personnage principal, l'Afrique apparaissait auparavant comme un système spirituel très complexe, convoquant des superstitions diverses qui suscitaient des émotions très fortes. De plus, le protagoniste a toujours cru que ce système avait le pouvoir d'influencer sa vie :

Ayant jeté un bref coup d'œil à droite et à gauche puis craché entre ses jambes, Bendjanga-Boy déboutonna son pantalon. Je n'eus le temps ni de me détourner ni de cracher pour conjurer le mauvais sort, me purifier, mon être ayant aussitôt été possédé par le guigne, comme on le disait au village, pour avoir entr'aperçu, [...], le sexe d'un aîné¹⁰ !

En Europe, par contre, la superstition est considérée comme une preuve d'ignorance et d'inculture, caractéristiques souvent attribuées à des peuples primitifs. Le personnage arrive ainsi en France avec le bagage spirituel de l'univers africain et rencontre la froideur occidentale, la stricte logique et la moquerie du côté des intellectuels français. Inévitablement, cet arrière-plan mystérieux et religieux n'est qu'un poids supplémentaire qui s'ajoute à la différence physique qui sépare déjà les Africains des Européens. Un exemple éloquent de ce changement brutal de milieu mental pourrait être le passage de la première à la deuxième partie dans le roman de Kane. La fin de la première partie se situe juste avant le départ, alors que Samba Diallo entretient une discussion profondément religieuse, voire mystique, avec son père, tandis qu'au début de la deuxième partie, Samba se trouve déjà bien installé à Paris, participant à une soirée de discussion où les jeunes étudiants parlent des penseurs antiques¹¹. Ce passage symbolique est brusque, à cause du style elliptique et de la temporalité fragmentaire du récit : le lecteur n'apprend pas comment Samba s'est installé en France. On le voit tout d'un coup occidentalisé. Le lecteur est surpris par l'aisance avec laquelle le personnage principal s'oriente dans l'univers parisien. Le roman ne raconte pas le passage physique entre l'Afrique et l'Europe. Le lecteur ne sait pas, par exemple, par quels moyens Samba Diallo arrive à Paris¹².

⁹ Laye, C. (1953) : *L'enfant noir*. Paris : Plon, p. 129.

¹⁰ Oyono, F. (1960) : *Le Chemin d'Europe*. Paris : Julliard, p. 170.

¹¹ Kane, Ch. A. (1961) : *L'aventure ambiguë*. Paris : Julliard, pp. 128-129.

¹² *Ibidem*.

Interruption du partage africain des sentiments

Les romans insinuent que dans les sociétés africaines, différents aspects de la vie étant reliés entre eux, le personnage fait partie d'un grand corps où il est impensable et inadmissible de ne pas vénérer les relations interpersonnelles. Celui qui ne partage pas ouvertement son for intérieur est considéré comme un lunatique, un individu potentiellement dangereux, une partie fragile de l'ensemble. Or, le protagoniste, ayant appris son départ éventuel pour la France, s'enferme déjà vis-à-vis de ses compatriotes dans sa joie et dans son incertitude : « Elle avait raison, Mme Hébrard, depuis que j'avais commencé à ne vivre qu'en songeant à Paris, je menais une existence somnambulique [...] »¹³. Il ne participe plus aux activités quotidiennes de son entourage, l'univers africain s'éloigne de son esprit, mais en même temps il ne s'approche point de l'Europe. Le vide spirituel s'élargit autour de lui puisque le personnage ne reconnaît plus son rôle en Afrique et qu'il ne connaît pas encore Paris, qui n'est pour lui qu'une image vague. Néanmoins, la capitale représente pour lui un paradis, une terre promise. Le lecteur peut considérer le comportement du personnage comme une dévotion par rapport à Paris, comme à un culte religieux, une adoration aveugle qui marginalise le respect pour ses ancêtres africains, pour la tradition millénaire :

Paris prenait corps dans son esprit et se substituait à toute autre idée. Paris ! Ce seul mot le faisait sauter de plaisir. Paris, c'était un autre monde où scintillaient des miracles, où résidait le bonheur. Bien qu'il n'eût pas une idée exacte de ce bonheur, il s'en réjouissait déjà de toute son âme¹⁴.

La découverte personnelle de la France est en effet contradictoire : à première vue, elle ressemble exactement à ce que les enseignants européens sèment dans les têtes des jeunes Africains : belle, moderne, énorme, hétérogène, supérieure à tout ce que le personnage principal pourrait trouver en Afrique. Dans tous les textes, la grandeur surprend le nouveau-venu. Mais en pénétrant dans la société, le protagoniste se rend compte qu'elle n'est pas chaleureuse, mais, bien au contraire, refermée sur elle-même. Elle refuse d'accepter les Africains, de se mélanger avec d'autres cultures. La beauté de la métropole est inaccessible au personnage principal, comme le sont des objets derrière une vitrine. De plus, en France, le personnage principal ne trouve pas les réseaux de convivialités qu'il connaissait. En Afrique, il a dû se soumettre à des décisions du grand corps formé par des sages locaux, tandis qu'en France, il est obligé de défendre son propre caractère. Le personnage et son individualité sont exposés aux regards perturbants des Européens. Il est dépourvu de l'ensemble du réseau des convivialités partagées. L'échange émotionnel est interrompu et le système du nouvel univers exige une adaptation rigide à des mœurs particulières et à des habitudes étranges :

¹³ Oyono, F. (1960) : *Le Chemin d'Europe*. Paris : Julliard, pp. 118–119.

¹⁴ Loba, A. (1960) : *Kocoumbo, l'étudiant noir*. Paris : Flammarion, p. 31.

Il s'était familiarisé avec chaque lycéen : l'adaptation s'était faite. La joie d'être sorti vainqueur de ses souffrances, de ses tracas le stimulait ; il s'efforçait de penser en français, multipliait ses dialogues intérieurs et parlait tout haut, dès qu'il s'isolait dans sa chambre¹⁵.

D'un autre côté, Samba Diallo et Kocoumbo rencontrent des filles françaises, communistes et libertines, dont ils tombent amoureux. Ils arrivent à être sincères et honnêtes dans leurs conversations avec elles. Il s'agit de rares occasions où ces deux personnages s'engagent dans des discussions en France, dans des échanges émotionnels extérieurs.

Pour son intégration sociale dans le milieu parisien, il est indispensable que le personnage s'écarte de la stigmatisation africaine, qui est, dès son arrivée en France, collée à sa personnalité, à sa nature. Il commence à s'éloigner de cette étiquette de l'africanité bien définie par le colonisateur. Ses émotions s'apaisent et il ne reste que la nostalgie étouffée de l'Afrique. Ainsi, le héros accepte progressivement le point de vue du colonisateur.

Les Africains en Europe

Dans les quatre romans, avant le départ du protagoniste, les mères africaines se montrent voyantes. En effet, elles se plaignent, dès qu'elles apprennent le départ de leurs fils, que l'Européen ne peut pas se contenter d'une chose dont il vient de s'arroger et d'usurper l'usage ou la maîtrise (parlant du continent africain, des colonies), mais qu'il doit posséder spirituellement leurs habitants. Et comme elles l'ont prédit, leurs fils s'occidentalisent rapidement en France : ils adoptent une nouvelle façon de réfléchir et de juger en imitant leurs nouveaux concitoyens pour mieux se fondre dans la masse. Afin de souligner le caractère inévitable de cette transformation, les romans étudiés introduisent des personnages secondaires dont le processus d'occidentalisation est entièrement accompli. Ils n'hésitent point et se plaisent à se moquer des autres Africains qui sont à leurs yeux pas assez bien vêtus, mal éduqués, trop primitifs et imprégnés de culture barbare. La moquerie de ces personnages, qui se considèrent déjà comme des Européens, aide le protagoniste à formuler ses doutes : cette transformation identitaire ne représente peut-être pas le meilleur avenir pour lui. Bien au contraire, le héros découvre au fur et à mesure le caractère nuisible d'une telle transformation.

Malgré cette découverte douloureuse qui rend le séjour en France pénible, le protagoniste poursuit sa nouvelle existence parisienne. En cherchant du soutien, les Africains tendent à chercher la compagnie de leurs anciens compatriotes et à se regrouper. Mais le personnage principal est désolé par ces réunions qui l'amènent à réfléchir plus profondément à sa situation et à la lutte identitaire qu'elle ouvre dans son esprit. Il comprend qu'il n'est pas possible de rester Africain ou de devenir Européen, mais qu'il est nécessaire de chercher une personnalité moderne et mondialisée, un métissage culturel. Les réunions purement africaines prouvent uniquement que les mœurs tombent en décadence et que les Africains, victimes de leur propre lâcheté, vont jusqu'à recourir à des crimes. Le personnage principal se distancie clairement de ces réunions. En conséquence, il s'écarte à la fois des Français et des autres Africains.

¹⁵ *Ibid.*, p. 141.

Les émotions du personnage principal s'estompent à Paris, elles deviennent de moins en moins lisibles et traduisibles, de même que le personnage se perd dans ses sentiments déchirés entre les cultures africaine et européenne. Le lecteur n'est plus à même de déchiffrer le processus sentimental lié à la crise identitaire. Au début de l'histoire, les émotions comme la joie ou la crainte étaient bien repérables, tandis que vers la fin de l'histoire, une mélancolie vague anesthésie l'expression sentimentale du personnage. Ses émotions ou leur expression deviennent aussi « froides » que les émotions des Européens, à cette exception près que le personnage principal ressent également une sorte de rancune silencieuse envers cette France qui le marginalise dans la métropole à cause des clichés qu'on lui impose et contre lesquels il ne s'insurge pas. Le héros est irréversiblement stigmatisé par la culture française et il semble qu'il n'arrive pas à se révolter contre elle.

La seule transformation émotionnelle qui devient assez claire arrive au moment inattendu du rejet de la conscience africaine par le personnage. Au début, son esprit est devenu une prison émotionnelle concentrée uniquement sur Paris d'où le personnage ne peut plus sortir et qui se renforce lors de son expérience européenne. Le sentiment d'aliénation est lié à ce vide qui est apparu à la place de ses racines et en même temps à la place de cette attente nerveuse de l'Europe salvatrice. Dans tous les romans du corpus, il est possible d'identifier ce moment du refoulement de l'africanité. L'instant où le personnage se détache définitivement de son entourage natal par un geste ou un acte inacceptable auparavant arrive au moment où il est tout seul dans sa chambre parisienne: « Il se leva, s'apprêta et se mit au lit. Tard dans la nuit, il s'aperçut qu'il avait oublié de faire sa prière du soir, et dut se faire violence pour se relever et prier¹⁶ ». Soulignons que le personnage de Samba Diallo incarne l'éducation coranique, la croyance en Dieu et la rigidité de la religion dans le pays des Diallobé. Dans sa tribu, il aurait dû devenir le nouveau maître, grâce à son pouvoir de communication avec Dieu, le tout-puissant.

La religion continue de jouer un rôle prépondérant dans le quotidien de l'Afrique, ainsi que la nature sauvage qui nourrit et offre un abri, mais qui peut également anéantir toute une population. Il faut la vénérer et se sacrifier pour elle en cas de nécessité. Pour l'Africain, la nature est un être doué d'une âme qui l'entoure. Comme la vie entière est liée à la nature, la religion chrétienne ou musulmane est pénétrée par des croyances animistes. Or, le protagoniste perd ce lien étroit et imite la volonté occidentale de maîtriser et dominer la nature :

À la forêt vierge, notre forêt africaine, antique délire d'herbes, de lianes et de toutes ces essences sylvestres qui s'en allait par ruées, par vagues démentielles se bousculer, se profiler en dents de scie à l'horizon, on avait substitué, tout en proportions et mesures, un élégant et anémique petit jardin à la française [...]¹⁷.

Le personnage principal qui poursuit ce discours intérieur, c'est Aki Barnabas. Aux yeux du lecteur, dès le début du récit, son comportement envers l'Afrique est spécifique parce qu'il appelle dans ses nombreux monologues ses concitoyens africains, les indigènes, en se distanciant d'eux et en reprenant le point de vue de l'Européen. Par contre, cette fois-ci, il parle de « notre Afrique » en se mettant pour la première fois dans le rôle

¹⁶ Kane, Ch. A. (1961) : *L'aventure ambiguë*. Paris : Julliard, p. 148.

¹⁷ Oyono, F. (1960) : *Le Chemin d'Europe*. Paris : Julliard, p. 37.

d'un Africain. Or, ce n'est qu'au moment où on vient de détruire cette dernière petite partie de l'Afrique, ce symbole de la liberté. Sa participation à la dévastation du paysage africain ne le bouleverse plus. Il décrit cette transformation avec un calme froid, alors qu'elle représenterait un sacrilège pour ses concitoyens.

L'expérience européenne transforme la perception du monde du personnage principal et occulte ses souvenirs du pays natal. Tandis qu'au début du récit, l'Europe onirique était au centre de la réflexion, vers la fin, l'Europe réelle que le personnage principal a connue s'ancre profondément dans son esprit, et l'Afrique s'éloigne comme un souvenir incertain. Le héros s'en rend compte au moment où la transformation est irréversible et où il perd ainsi à jamais ses racines africaines. Les débuts et les fins des romans choisis sont souvent marqués par des explosions d'émotions contradictoires. Au début, le personnage connaît une excitation euphorique, tandis que la fin apporte une déception profonde mais déjà tempérée par la résignation. Le roman se termine toujours par un abandon, l'acceptation de l'état des choses, la soumission sans résistance aucune. Le protagoniste accepte l'échec de son métissage culturel :

« J'ai rêvé de... (Il s'arrête, fait appel à ses lointains et fuyants souvenirs.) J'ai rêvé de... de... Non ! » Décidément, l'inspiration ne vient pas. D'ailleurs, trop de réminiscences de poètes français s'interposent. Ce qu'il a acquis de culture française paralyserait-il certaine ferveur de son âme d'Africain¹⁸ ?

La domination de la culture française est visible à plusieurs niveaux : intellectuel, spirituel et culturel. Kocoumbo perd ses racines africaines, parce que l'Europe lui a « montré la réalité », tandis que la vie en Afrique n'était qu'un rêve qui ne retentit plus dans l'esprit du personnage. Ce n'est qu'un souvenir oublié, effacé par les beautés froides françaises. Le personnage demeure empoisonné par ce beau rêve dans lequel il ne parvient plus à se faire une place à cause de son expérience française. Se confondant les uns avec les autres, ses souvenirs fragmentaires tortureront son esprit, les tams-tams lointains résonneront avec le tohu-bohu de la rue parisienne surpeuplée et son esprit aliéné ne pourra plus distinguer les sources de ces bruits divers.

Conclusion

Dans ce travail, nous avons suivi l'évolution problématique de l'appartenance émotionnelle du protagoniste au corps commun des Africains ainsi qu'à la société africaine. Nous avons examiné les modifications du sentiment d'appartenance. Dès le début des textes, le caractère dysphorique des sentiments rend difficile la compréhension du personnage. Il n'est pas évident de savoir s'il est capable d'unir les valeurs traditionnelles à la rapidité moderne, s'il refuse ses racines africaines ou s'il est sursaturé des mœurs européennes. Ces quatre romans présentent un seul retour au pays natal : Samba Diallo revient, mais il perd la vie pour s'être détourné de la religion musulmane, puisque le fou du village le tue en apprenant son écart de l'islam. En conséquence, après le retour au

¹⁸ Loba, A. (1960) : *Kocoumbo, l'étudiant noir*. Paris : Flammarion, p. 276.

pays natal du personnage principal transformé par l'expérience européenne, la véritable relation entre l'Afrique et l'Europe n'est traitée qu'à partir des indices. La fin reste ouverte.

Il y a deux moments de transformation clairement marqués : celui lors duquel le personnage apprend que son voyage en Europe aura lieu, puis le moment survenu en France où il est possible de détecter une fracture du processus identitaire que nous appelons *la perte d'africanité*. L'idée du départ désafricanise déjà le personnage principal : il se détache de l'univers africain et de ses émotions, commençant à s'individualiser. Cette individualisation choque ses compatriotes qui voient en lui un miracle qui appartient déjà à la France, à l'univers du rêve, à un monde éloigné que les autres ne pourront jamais atteindre. Le personnage principal commence à se considérer comme une exception qui marquerait le point de rupture dans les relations entre le colonisé et le colonisateur. Ces relations demeurent inchangées, mais les liens avec ses compatriotes se rompent.

L'environnement culturel et son changement causent la dévastation identitaire du personnage principal et embrouillent ses émotions que les mots ne peuvent plus traduire avec précision. L'aliénation s'affirme dès le moment où le personnage répète qu'il ne se comprend plus, qu'il ne voit plus où l'Africain s'arrête et où commence l'Européen dans sa personnalité. Il s'agit d'une sorte de schizophrénie : le patient sait qu'il est divisé en deux personnalités, mais il ne parvient pas à s'orienter dans ce dédoublement et cette conscience lancinante le fait souffrir. Nous pouvons dire que tous ces romans représentent une sorte de sous-catégorie du *Bildungsroman* : le personnage est obligé de passer par de nombreuses épreuves qui ne mènent pourtant pas vers une meilleure compréhension du monde. Il s'agit, bien davantage, d'une anti-formation ou d'une formation négative : le protagoniste ne progresse pas, son évolution personnelle s'embrouille et sa personnalité se désorganise.

BIBLIOGRAPHIE

- Chevrier, J. (2006) : *Littératures francophones d'Afrique noire*. Aix-en-Provence : EDISUD.
Kane, Ch. A. (1961) : *L'aventure ambiguë*. Paris : Julliard.
Laye, C. (1953) : *L'enfant noir*. Paris : Plon.
Lecomte, N. (1993) : *Le roman négro-africain des années 50 à 60*. Paris : L'Harmattan.
Loba, A. (1960) : *Kocoumbo, l'étudiant noir*. Paris : Flammarion.
Manuel, G. (1974) : *The fourth world: An Indian reality*. Ontario : Collier-Macmillan Canada.
Mazauric, C. (2012) : *Mobilités d'Afrique en Europe*. Paris : Karthala.
Oyono, F. (1960) : *Le Chemin d'Europe*. Paris : Julliard.

Vojtěch Šarše
Institut d'Études Romanes
Faculté des Lettres, Université Charles
nám. Jana Palacha 2, 116 38 Prague 1
vojtech.sarse@ff.cuni.cz